

Du général de Flipe aux raftmen Une brève histoire des chants marins au Québec

Jean-François Blais

Numéro 138, été 2019

À la découverte du patrimoine maritime

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, J.-F. (2019). Du général de Flipe aux raftmen : une brève histoire des chants marins au Québec. *Cap-aux-Diamants*, (138), 31–35.

DU GÉNÉRAL DE FLIPE AUX RAFTMEN

UNE BRÈVE HISTOIRE DES CHANTS MARINS AU QUÉBEC

par Jean-François Blais

Le répertoire des chansons maritimes au Québec est riche et ça se comprend. Avant 1737, l'unique route reliant Québec, Trois-Rivières et Montréal était le fleuve Saint-Laurent et les rivières représentaient les seuls chemins que pouvaient emprunter les voyageurs qui s'aventuraient à l'intérieur du continent.

Ces chansons font partie de la tradition orale. On ne connaît ni les auteurs ni les circonstances exactes de leur composition. Et si nous les chantons encore aujourd'hui, c'est grâce à l'énorme travail de collecte des archivistes, des ethnologues et des folkloristes qui les ont retranscrites.

LE GÉNÉRAL DE FLIPE

L'ethnologue Luc Lacoursière affirmait, en 1974, que « la plus ancienne chanson autochtone qu'on ait retrouvée sur un événement canadien » était basée sur une bataille navale. Intitulée *Le général de Flipe*, elle tourne en dérision la vaine tentative de William Phips et de sa flotte pour s'emparer de Québec, en 1690 :

« C'est le général de Flipe, qu'est venu de l'Angleterre,



Embarquement de pièces de bois équarri de bois sur un vaisseau. (Bibliothèque et Archives Canada, Pa-011641).

Avecque 36 voiles et plus de mille hommes faits.

Il croyait, par sa vaillance, prendre la ville de Québec.

[...]

C'est le général de Flipe, s'est retourné dans Boston :

- Va-t-en dire au roi Guillaume que Québec lui a fait faux bond, Car lui a de la bonne poudre, aussi bien de beaux boulets,

Des canons en abondance au service des Français. »

D'après Luc Lacoursière, l'auteur de cette chanson aurait vécu à l'époque des événements. Malheureusement, il est impossible de le prouver. Il n'en existe aucune trace dans les archives de la Nouvelle-France et la plus ancienne (et fragmentaire) attestation du texte ne remonte qu'à 1890. En tenant compte de



Le port de Montréal en 1880. Photographie J.G. Parks. (Bibliothèque et Archives Canada .PA-103075).

l'âge de la personne qui l'a transmise, on peut supposer qu'on la chantait déjà dans le premier quart du XIX^e siècle, mais rien ne nous permet d'aller plus loin. Chose certaine, on chantait déjà beaucoup en Nouvelle-France. Les documents d'archives évoquent des chants religieux, des chansons à boire et des chansons diffamatoires.

Les chansons maritimes, quant à elles, apparaissent dans notre histoire de façon étonnante, comme outil de travail. Autant dans les canots des voyageurs que sur les vaisseaux de la marine marchande, les hommes chantaient pour coordonner leurs efforts au moment des manœuvres.

CHANTS DE MARINS, CHANTS DE TRAVAIL

À la fin du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e, chanter faisait partie intégrante de la vie à bord des navires marchands d'Europe et d'Amérique du Nord. Voici comment *l'Encyclopédie méthodique* définissait le mot *chanteur* en 1783 :

« Celui qui chante, c'est ordinairement un matelot, ouvrier ou forçat, qui a la voix forte, qui pousse, à tue-tête, de certains sons d'usage, pendant l'exécution d'une manœuvre, au moyen desquels les efforts des gens qui y travaillent se font ensemble. »

Les chants de marins, comme on les appelait sur les vaisseaux français,

étaient toujours associés au travail. Chanter permettait aux hommes d'augmenter leur efficacité en coordonnant leurs mouvements et leurs efforts. On disait qu'un bon chanteur valait dix hommes. À une époque où on cherchait toujours à réduire les équipages, ça comptait!

À chaque manœuvre correspondait un type de chants dont le rythme et la durée étaient adaptés au travail demandé. Quand l'effort était long et régulier, on utilisait généralement des chansons à répondre, mais quand il était précis et sec, un meneur chantait seul les couplets et les matelots, en reprenant le refrain en chœur, donnaient les coups sur certains sons précis.

Cette tradition s'est développée dans la plupart des pays où la marine marchande occupait une place importante (Angleterre, États-Unis, Hollande, France, Canada, etc.) et il n'est pas rare de trouver des variantes d'une même chanson dans différentes parties du globe.

LES CHANSONS DES VOYAGEURS

Au Québec, les hommes qui empruntaient les rivières en canot pour se rendre dans les pays d'en haut coordonnaient, eux aussi, leurs coups d'avirons ou de rames aux sons de chansons de voyageurs. Nous le savons grâce aux écrits de plusieurs visiteurs étrangers qui, au XIX^e siècle, ont fait le voyage avec eux et nous ont laissé de précieux témoignages.

« Celui qui gouverne le bateau chante souvent une vieille chanson française terminée par un refrain qu'ils répètent tous ensemble, en marquant la mesure avec leurs rames. » (Washington Irving, *Astoria*, 1843)

« [...] les chants commencent dès qu'ils prennent la rame, et ne finissent que quand ils la quittent [...] » (La Rochefoucauld-Liancourt, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique*, 1799)

La longueur des chants variait en fonction du travail. Un bon chanteur savait



Dimanche dans la batterie. Marin sur le pont de la batterie en 1885. Fonds Louis Koering (Bibliothèque et Archives Canada, 2007-00034-2).

les étirer tout le long d'un lac ou d'une rivière en improvisant et en ajoutant des couplets. Plusieurs de ces chansons ont traversé les siècles et sont encore chantées aujourd'hui : *Trois beaux canards, La belle Françoise, Le prisonnier de Nantes, La belle rose, À la claire fontaine, Mon père a fait bâtir maison, Trois cavaliers fort bien montés, La perdriole*, etc. Soulignons que même si les paroles n'étaient pas toujours « mari-

times », ces chansons s'inscrivent quand même dans la tradition, à cause de leur utilisation comme chant de travail sur les rivières.

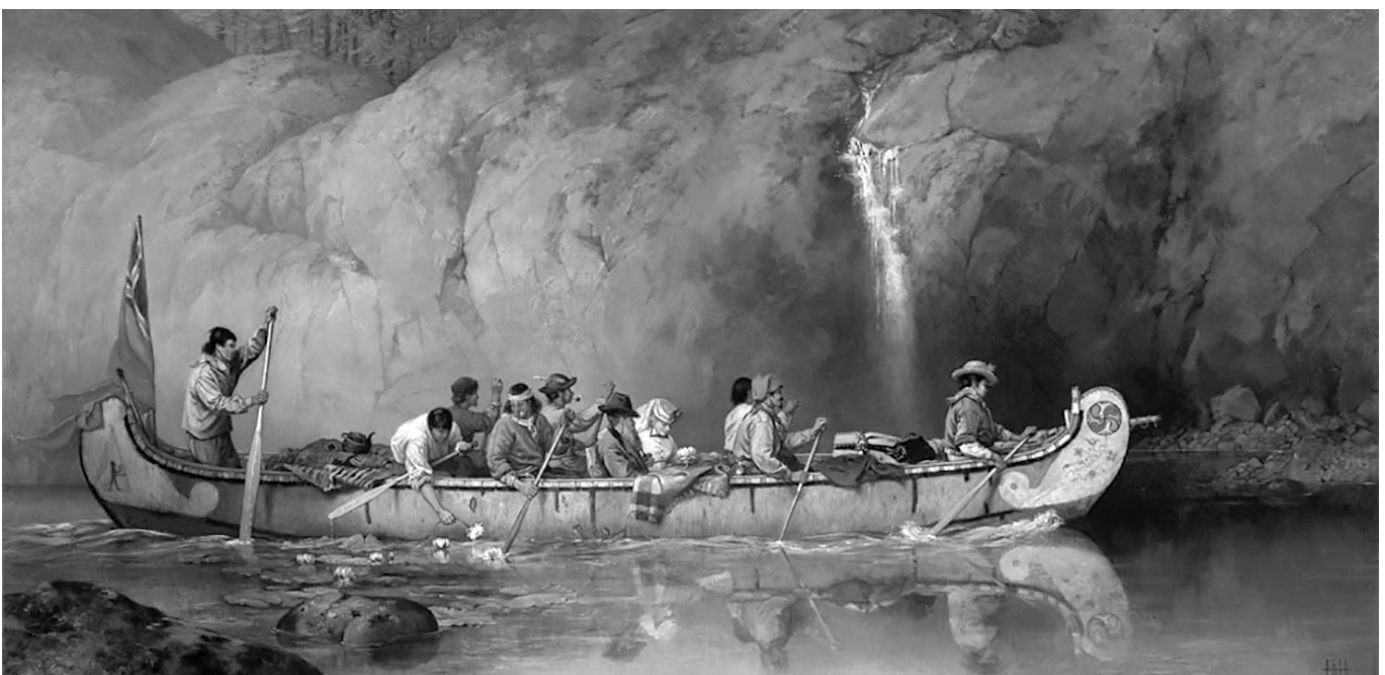
Selon Johann Georg Kohl (1860), il existait trois sortes de chants de voyageurs : à l'aviron (aussi appelé « à nager »), à rame et à lège. Ces trois types de chants se distinguaient principalement par la vitesse du rythme.

Un canot à lège ne transportait que

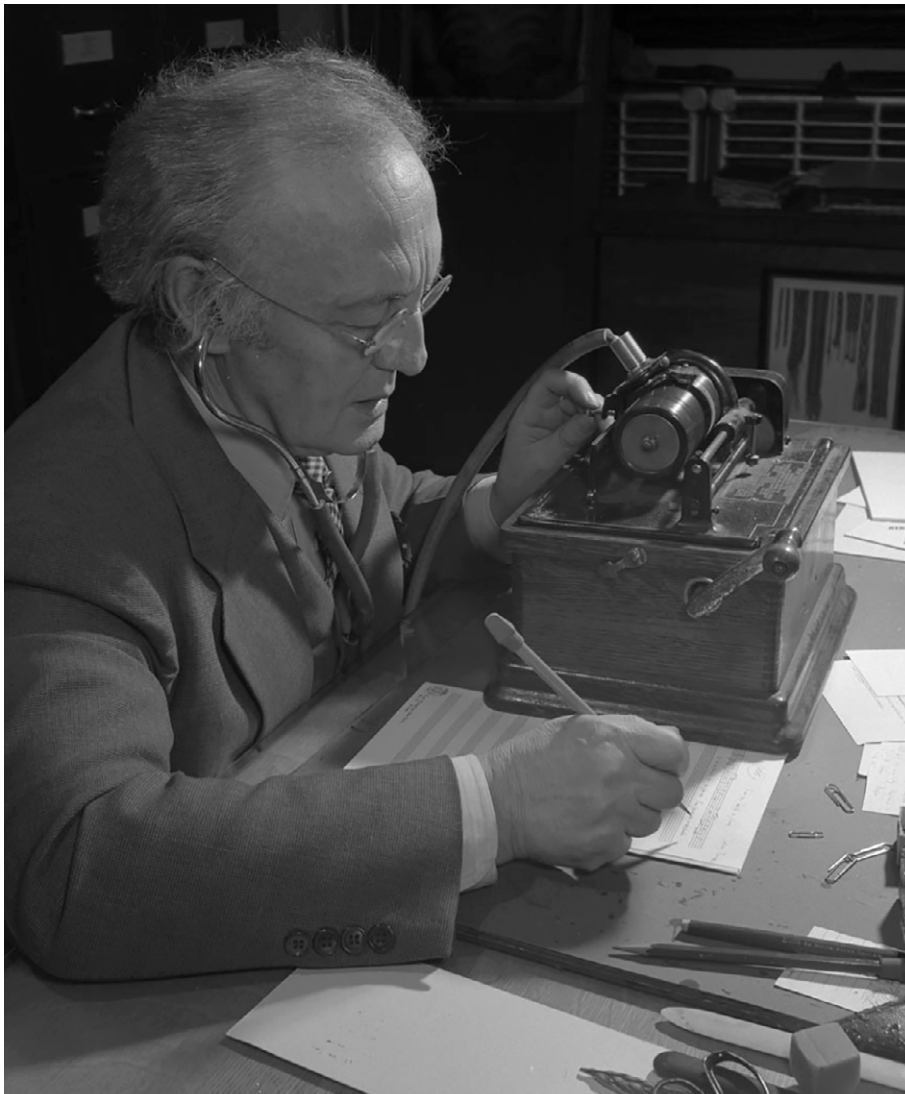
des passagers et du courrier. Il était propulsé par 20 à 24 hommes qui, en synchronisant leurs mouvements, rivalisaient de vitesse avec des bateaux à vapeur et arrivaient même à les dépasser. Quand il y avait moins d'hommes à bord des canots, on utilisait des avirons qui exigeaient un effort plus soutenu et surtout plus lent. On choisira donc des chansons plus rapides ou plus lentes, selon le cas.

ON CHANTAIT AUSSI EN ANGLAIS

Quand on étudie les chansons traditionnelles du Québec, on se concentre généralement sur celles chantées en français. Au XIX^e siècle, les ports du Québec ont accueilli de nombreux navires marchands anglais sur lesquels les marins travaillaient au rythme des mêmes *sea shanties* que ceux qu'on entendait dans les ports d'Angleterre ou des États-Unis. Ces chants de marins anglophones font aussi partie de notre histoire, tout comme le Québec fait partie de la leur. Il n'est pas rare de trouver dans ces chansons des références aux villes de Québec et de Montréal, et ce, au même titre que



Voyageurs en canot devant une cascade. (Bibliothèque et Archives Canada, n° d'acquisition 1999-401/a011153912)



Marius Barbeau transcrivant des chansons folkloriques. Fonds de l'Office national du film. (Bibliothèque et Archives Canada, 011175790).

« Là oùsqu'y sont, tous les raftsmen?
Là oùsqu'y sont, tous les raftsmen?
Dans les chantiers y sont montés.
(Refrain)
Bing sur la ring! Bang sur la rang!
Laissez passer les raftsmen
Bing sur la ring! Bing, bang! »

SAUVER LES CHANSONS DE L'OUBLI

Toutes ces chansons s'inscrivent dans la tradition orale et n'étaient pas destinées à être publiées. Leurs auteurs seraient sans doute étonnés qu'on les chante encore aujourd'hui. N'eût été des folkloristes et des ethnologues qui, à partir de la moitié du XIX^e siècle en ont retranscrit plusieurs, elles seraient certainement tombées dans l'oubli.

On connaît au moins dix-sept manuscrits du XIX^e siècle contenant les paroles de chants traditionnels. Le plus ancien de ces recueils est attribué au Britannique Edward Ermatinger qui, entre 1818 et 1828, en a retranscrit onze : *J'ai trop grand peur des loups*, *Nous avons déserté (Nous étions trois capitaines)*, *M'en venant à la fontaine*, *Mes blancs moutons garder*, *Mon père il m'a mariée*, *C'est l'oiseau et l'alouette*, *Un oranger il y a*, *Un bon cotillon blanc*, *La chasse au perdreau*, *Mon père a fait bâtir maison* et *Le rossignol y chante*.

Au XX^e siècle, le travail s'est poursuivi de façon plus méthodique grâce, entre autres, à Marius Barbeau qui a enregistré, dès 1910, des milliers de chansons sur cylindres de cire. Parmi elles, plusieurs étaient des chants de voyageurs ou contenaient des références à la navigation. Édouard-Zotique Massicotte, Luc Lacoursière, Robert Bouthilier et Conrad Laforte (pour ne nommer qu'eux) ont aussi permis d'en sauver des milliers d'autres et même de les faire entrer à l'université, dans les Archives de folklore de l'Université Laval.

Londres, Liverpool, le cap Horn, Singapour, etc.

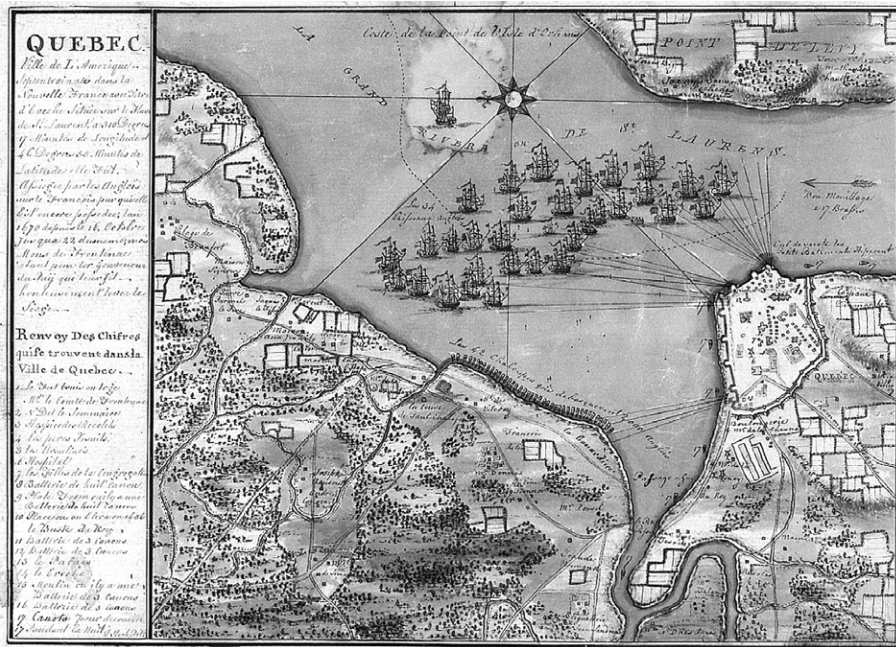
Un bon exemple est la chanson *Dunkey Riding* qui commence ainsi :

« *Were you ever in Quebec,
Launching timber on the deck?
Where you'd break your bleeding neck,
Riding on a donkey.* »

Chantée sur un vieil air irlandais, elle était, entre autres, utilisée dans le port de Québec pendant l'embarquement des billots de bois sur les vaisseaux.

SANS OUBLIER LES DRAVEURS

Dans la première moitié du XIX^e siècle, alors que le commerce des fourrures déclinait, l'industrie forestière était en plein essor au Québec. Apparaissent alors sur les rivières les draveurs, dont le travail consistait à acheminer les billots des forêts jusqu'à Québec en les faisant voyager de rivière en rivière. Il est difficile de savoir s'ils chantaient en travaillant. Mais nous avons conservé un certain nombre de chansons qui racontent ce métier. L'exemple le plus connu est certainement la chanson *Les raftsmen* (nom donné aux draveurs en Ontario) :



Carte du sieur de Fer 1694 rappelant le siège de Québec, 1690, par William Phips. (Coll. privé).

SUR DISQUE ET SUR SCÈNE

À partir du moment où Marius Barbeau s'est mis à enregistrer et à documenter les chansons traditionnelles du Canada français, ce n'était qu'une question de temps avant que celles-ci ne trouvent un second souffle sur scène et sur disque. Alan Mills a certainement été l'un des premiers chanteurs québécois à enregistrer des chants maritimes et à les présenter sur scène au Canada, aux États-Unis et en Europe. Dans les années 1950, il a publié plusieurs disques de chansons traditionnelles en français et en anglais, en collaboration avec Edith Fowke, Hélène Baillargeon et Ti-Jean Carignan. Son travail a influencé plusieurs personnes, dont le folkloriste Raoul Roy (souvent cité comme un des grands ambassadeurs de la chanson traditionnelle québécoise).

FESTIVALS D'ICI ET D'AILLEURS

Même si les chants de marins ont cessé depuis un bon moment d'être utilisés comme outils de travail sur les bateaux,

ils ont conservé une place privilégiée dans le cœur et la mémoire des gens à plusieurs endroits dans le monde (comme en Bretagne) où ils sont considérés comme un genre musical à part entière. Il en va autrement au Québec où ces chants ne sortent pas encore du lot. Et c'est dommage, car peu de gens connaissent le rôle qu'ils ont pu jouer dans la tradition maritime qué-

bécoise. Heureusement, c'est en train de changer.

Chaque année, la municipalité de Saint-Jean-Port-Joli présente la Fête des chants de marins, le seul festival dédié à la chanson maritime dans la vallée du Saint-Laurent. Le répertoire québécois y est, bien entendu, très présent, mais depuis 1999, on a aussi pu y entendre des groupes des États-Unis, de Pologne, de France, d'Angleterre, de Belgique, d'Australie et de Hollande. Depuis, quelques groupes de chants de marins se sont formés au Québec et leur public grandit d'année en année. Certains, comme le groupe Brise-Glace, ont même eu la chance de représenter le Québec lors de festivals de chants de marins aux États-Unis et en Europe.

Les chansons maritimes existent depuis longtemps au Québec. Elles ont été sauvées de l'oubli aux XIX^e et XX^e siècles, et aujourd'hui, on trouve de nouvelles façons de les interpréter. Leur histoire ne fait que commencer.

Jean-François Blais est historien et animateur des balados « 104 histoires de Nouvelle-France » et « Bordel de Mer, la radio Internet des chants de marins ».



© Sergio WEB

Le groupe québécois Brise-Glace sur scène lors de la Fête du chant de marin à Paimpol (Bretagne) 2017 (Sergio Web).